

Québec français



La cathédrale des mots est ouverte ! Réflexions autour de l'enseignement de la poésie contemporaine

Jean-François Morissette

Numéro 156, hiver 2010

Poésie contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61412ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

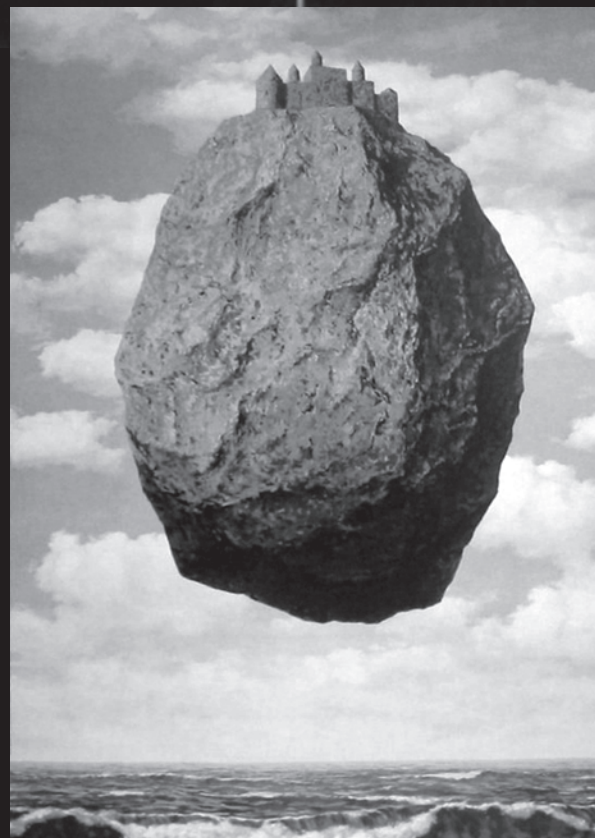
Morissette, J.-F. (2010). La cathédrale des mots est ouverte ! Réflexions autour de l'enseignement de la poésie contemporaine. *Québec français*, (156), 51–53.



La cathédrale des mots est ouverte !

Réflexions autour de l'enseignement de la poésie contemporaine

par Jean-François Morissette*



René Magritte, *Le château des Pyrénées*, 1959 (WebMuseum).

Si la poésie est aujourd'hui le parent pauvre dans l'enseignement de la littérature, il reste néanmoins qu'elle fait partie intégrante de la famille. Hormis Baudelaire, quelquefois Apollinaire et Nelligan, les invités sont rares. Et je ne parle pas encore des poètes contemporains, à qui l'on songe très rarement. Pourtant, ce ne sont pas les ouvrages de qualité qui manquent, ni les lieux pour les diffuser qui causent problème. C'est plutôt que nombre de professeurs ne savent pas sur quel pied danser lorsqu'il s'agit d'enseigner la poésie contemporaine. Pour pallier cette situation, je n'ai pas de recette miracle. Je ne proposerai donc pas dans le cadre de cet article des outils didactiques ou des formules pédagogiques précises qui vont permettre à ceux qui ne connaissent pas la poésie contemporaine de la comprendre, mais je m'attarderai plutôt sur les angles d'approche qu'il est possible d'adopter pour l'enseigner efficacement en classe. Pour ce faire, je vais d'abord m'intéresser aux relations qui ont cours entre le professeur et ses savoirs, pour ensuite proposer une démarche d'initiation à la lecture en classe.

PETIT HISTORIQUE

Il m'apparaît important, avant toute chose, de faire quelques distinctions historiques peut-être un peu grossières, mais essentielles, vis-à-vis de l'évolution de la poésie. Depuis très longtemps (on peut remonter jusqu'aux auteurs grecs et latins), le genre poétique fut défini par des règles formelles plus ou moins strictes, passant par le type de rimes jusqu'à la mesure des vers. Autrement dit, le poème, avant même d'être écrit, devait respecter des contraintes parfois très coercitives, dont le sonnet est l'exemple, en poésie française, le plus connu et le plus probant. Il y a plus de cent ans (c'est très peu dans l'histoire de la littérature), les écrivains sont toutefois passés, depuis Stéphane Mallarmé, à ce qu'on appelle la poésie dite « moderne » : l'absence de conventions délimitant le genre poétique a permis aux auteurs toutes sortes d'explorations diverses et inusitées, ce qui a eu pour conséquence, entre autres, de rendre poreuses les frontières du genre.

La poésie contemporaine, à tout le moins au Québec, débute à partir du début des années 1980, au moment où les mouvements sociaux sont en perte de vitesse, notamment en réponse à l'issue du référendum. On revient alors, au plan des thèmes, à ce qu'on pourrait appeler une poésie plus intimiste, qui laisse de côté des explorations propres au formalisme, qui connut son apogée dans les années 1970, notamment avec Nicole Brossard, Claude Beausoleil et François Charron. Cette définition « en creux » de la poésie contemporaine apparaît toutefois très vague et ne rend compte que d'une tendance générale : Laurent Mailhot et Pierre Nepveu parlent quant à eux d'un langage « plus soucieux de rendre compte d'une expérience subjective du monde, sans qu'aient disparu pour autant certains contenus sociaux, le plus souvent rattachés à la vie urbaine mais aussi, plus récemment, à l'horizon politique international, avec ses violences et ses guerres¹ ». Bien qu'il y ait certains repères, il faut tout de même avouer que toute catégorisation définitive apparaît vaine.

Dès lors, la question se pose : comment (et peut-on ?) aborder la poésie contemporaine en classe, compte tenu que le courant et le genre sont plus ou moins facilement définissables, non pas pour les spécialistes, mais dans le cadre d'un cours de niveau secondaire ou collégial ? Cette seule question, à mon humble avis, me semble inadéquate, précisément pour la raison suivante : on risque peut-être plus de vouloir illustrer, en poèmes, une période littéraire et d'en trouver des exemples représentatifs, glanés çà et là dans les manuels scolaires et anthologies diverses, sans vraiment donner l'occasion aux étudiants d'établir une rencontre authentique avec un ou plusieurs textes poétiques. S'il est relativement facile d'enseigner le symbolisme et qu'en expliquer les différentes composantes s'avère une porte d'entrée possible pour lire Baudelaire, il n'en va pas nécessairement ainsi du côté de la production poétique actuelle. (D'ailleurs, lit-on *Les fleurs du mal* simplement parce qu'il s'agit d'une œuvre symboliste et parce qu'on peut y étudier un type de sonnet bien particulier ?) Le risque d'une approche exclusivement basée sur des notions théoriques est de signifier aux étudiants que des « clés de lecture » existent en amont des textes, soit dans l'histoire, soit dans les définitions qu'on aura choisies pour circonscrire le courant littéraire auquel l'œuvre poétique appartient. Certes, des connaissances relatives à la société de même qu'à l'histoire littéraire peuvent donner aux étudiants des repères intéressants, notamment en ce qui a trait à l'évolution de la poésie, mais ces notions ne peuvent permettre à elles seules, chez le lecteur, l'éclosion du sens poétique, lequel n'est possible que si la rencontre entre le texte et le lecteur a lieu.

LIRE LES POÈMES, NON LA « POÉSIE »

Plutôt que de choisir un auteur emblématique qu'on peut brandir en classe comme un modèle canonique de la poésie contemporaine, le professeur peut s'investir à fond dans ce que la littérature actuelle lui propose et de partir à la découverte d'auteurs d'aujourd'hui, et choisir, autant que possible, un recueil qui lui plaira. Point n'est besoin d'être un spécialiste pour découvrir Danny Plourde, Tania Langlais, Benoit Jutras, Hélène Dorion, Michel Pleau, Geneviève Amyot, Patrice Desbiens, Robert Melançon, et tant d'autres : les poètes que je lis, à ce que je sache, n'écrivent pas à l'intention d'un lectorat attiré et ne lui fournissent pas de mode d'emploi ; ils ne songent sûrement pas à écrire en jubilant sur le fait qu'on les comprendra le moins possible. Il suffit donc, pour le professeur, de se laisser abandonner à la douce exigence du langage poétique : c'est à lui que revient le rôle (et le plaisir) de guider les étudiants dans cette aventure intellectuelle, et ce, grâce à un recueil ou à des poèmes avec lesquels il se sentira en confiance.

En classe, le professeur doit clarifier, non seulement avec ses étudiants, mais aussi avec lui-même, le préjugé tenace selon lequel la poésie (surtout contemporaine) est complexe, mais par-dessus tout, incompréhensible. Il est certes possible de se sentir perdu lorsqu'on lit un recueil de poésie, comme il est normal de se sentir désorienté par une pièce de théâtre ou un roman. La poésie, comme toute autre forme d'expression artistique, ne convoque pas seulement le raisonnement logique, mais aussi – et peut-être avant tout – l'imaginaire et l'affectif. Il faut simplement se rappeler qu'il

ne s'agit pas d'un discours qui tente exclusivement de communiquer des informations ou de raconter une histoire. Peut-être plus que dans d'autres genres, le poème est le lieu où c'est « l'obscur qui doit se faire jour, où il doit y avoir jour de par l'obscur, révélation où rien n'apparaît, mais où la dissimulation se fait apparence² ». Maurice Blanchot illustre un des aspects importants de l'expérience poétique : ce n'est pas tant qu'il faille comprendre clairement (voire décoder !) un message quelconque que de parvenir plutôt au sens qui émerge du poème. Délivrée du seul poids de la rationalité, la conscience, devant le texte, s'aventure dans l'inconnu du langage pour se redécouvrir dans un mode de connaissance qui appelle toutes les facultés intellectuelles. La poésie ne se situe pas exclusivement au niveau de l'abstraction logique propre à la raison : la sonorité des mots, la disposition des vers et des strophes construisent de façon concrète le sens du poème, qui engage le monde, le langage et l'être dans une *loi de participation*. Il importe alors non pas de tenir un discours aux étudiants selon quoi la poésie n'est pas compliquée et d'en définir tous les paramètres possibles, mais de leur faire vivre l'expérience poétique.

LE POÈME : LE LIEU PRIVILÉGIÉ DE LA DÉMARCHÉ D'INTERPRÉTATION

La poésie contemporaine est idéale pour développer, chez les étudiants, la compétence de l'interprétation en lecture. Il s'agit de mettre de côté, comme le rappelle Christian Vandendorpe, les « schèmes explicatifs », sociohistoriques ou formels, qui agissent comme des « filtres contextuels », révélant la soi-disant « vraie vérité » de ce que l'auteur voudrait vraiment affirmer, comme s'il n'y avait d'un côté que le message univoque du texte puis, de l'autre, le destinataire, qui doit parvenir à comprendre le propos du texte. Vandendorpe établit d'ailleurs un lien essentiel entre la compréhension et l'interprétation, qu'on a trop souvent tendance à hiérarchiser et à dissocier : « Malgré ces oppositions, comprendre et interpréter relèvent d'une même volonté de saisir le sens. Mais ces activités n'ont pas le même statut. L'interprétation entre en jeu lorsque notre compréhension se trouve en défaut, que l'esprit est dans une impasse, qu'il bute sur un matériau irréductiblement énigmatique : on interprète les rêves, les signes sans signification codifiée, les messages volontairement obscurs ou rédigés en une langue inconnue³ ».

Autrement dit, la compréhension s'effectue grâce à l'interprétation : le texte oppose une résistance au lecteur, qui met en marche ses capacités cognitives, plus ou moins diversifiées, à partir desquelles il va nourrir sa compréhension et poursuivre sa lecture. Et puisque la poésie contemporaine repousse sans cesse les frontières du langage, elle invite constamment le lecteur à en interpréter les possibles pour mieux en saisir le sens.

Pour stimuler ce rapport étroit entre compréhension et interprétation, il incombe au professeur de concevoir des activités qui permettront aux étudiants d'aller plus loin dans une lecture interprétative, empreinte de courage et de risques (calculés !) : apprendre à mettre en mouvement la conscience dans l'univers du poème, c'est questionner le mot pour établir sa relation au vers, puis du vers à la strophe, de la strophe au poème, pour finalement lire

le poème dans la perspective d'un recueil tout entier, dont il fait partie intégrante. C'est, d'après moi, sur le sens des mots, des vers et des poèmes et leurs relations possibles qu'il faut d'abord miser. L'utilisation du dictionnaire, à ce sujet, est primordiale. Au-delà de la notion même de polysémie, c'est la résonnance que les mots ont entre eux qui fait le poème, et le sens que le lecteur peut lui donner.

Les activités de lecture doivent mettre à profit, en classe, l'exploration du recueil et de sa cohérence, qui est d'ailleurs une des grandes qualités de la production poétique actuelle. Les poètes, dans la grande majorité des cas, ne rassemblent plus au hasard leurs textes dans un objet-livre, mais les font s'enchevêtrer, se répondre. Un peu comme un roman raconte une histoire, le recueil de poésie, s'il est réussi, plonge le lecteur dans un univers spécifique qui le tient en haleine du début à la fin. Tables rondes, équipes d'experts, exposés formels à l'avant de la classe : des activités visent à partager les savoirs et les savoir-faire de chacun pour saisir le ou les sens du recueil de poésie travaillé en classe. Comme quoi la poésie est loin d'être une expérience uniquement individuelle.

LA LECTURE DU POÈME : CHEMIN FAISANT

Puisque la poésie est un genre dans lequel la sonorité des mots est primordiale, la lecture à haute voix, commentée et en grand groupe, me semble être une activité efficace pour préparer les étudiants à la lecture : j'ai expérimenté à quelques reprises cette méthode où je lis, vers par vers, un poème d'une longueur raisonnable. Je révèle alors mes propres interrogations, mes trucs de lecture, et je les invite à me répondre, à me questionner et à trouver d'autres pistes de lecture, notamment en étant attentifs au titre de l'œuvre, aux exergues et aux sous-titres, si tel est le cas. C'est une activité que j'adore, ne serait-ce que parce que certaines interprétations et que certaines questions posées m'apparaissent franchement intéressantes et brillantes, et que cela met les étudiants (à tout le moins ceux qui y mettent du leur) en confiance, précisément par rapport au fait qu'il est possible pour eux d'interroger adéquatement le texte à partir de leurs propres intuitions et de leur connaissance du monde et du langage. La grande qualité d'un tel exercice est de permettre aux étudiants de verbaliser leur pensée, de dire dans leurs mots leur point de vue sur le texte. Ce type d'exercice, assez simple, a pour but de « décroïsonner » la pensée des étudiants, c'est-à-dire de leur donner le temps de lire, de douter et d'interroger le langage à petite échelle. Je n'ai pas pour but principal de faire avec eux la chasse aux figures de style, mais bien de montrer en quoi la lecture poétique devient passionnante si l'on consent à une patience et à une rigueur du détail. Je souhaite découvrir avec eux qu'avant la métaphore, il y a le sens du vers, de la strophe : leur faire voir qu'avant le « message » de l'auteur et le « sens global du recueil », il y a l'investissement du lecteur, dans ses doutes et ses remises en question, qui participe nécessairement du sens poétique. Loin de frapper le lecteur comme une hallucination, le sens d'un recueil de poésie contemporaine se construit, chemin faisant, comme le soutient Jacques Brault, « [a]vec Nelligan je vérifie de nouveau que la meilleure lecture de la poésie est relecture⁴ ».

LA POÉSIE EST VIVANTE

À cela s'ajoute une autre qualité de la poésie contemporaine : elle est vivante. Pour beaucoup de jeunes, et même pour une grande majorité des gens, les poètes sont soit désincarnés, soit en marge de la société : dans leur imagination, ils ne peuvent pas être comme le commun des mortels. C'est donc l'occasion pour le professeur de remettre la *doxa* à sa place en donnant l'occasion aux étudiants de faire la rencontre d'un vrai poète, en chair et en os ! Pour défaire l'idée selon laquelle un poète s'exclut *de facto* de la société, rien de mieux pour les étudiants et le professeur d'entendre un auteur, soit lors d'une rencontre en classe, soit lors d'un récital, si c'est possible, notamment parce que c'est facile à organiser, compte tenu du peu de moyens techniques que ce genre d'événement nécessite. Il y a également un nombre imposant de documents audiovisuels en poésie contemporaine, sans parler de la mode slam et de Grand Corps Malade, que beaucoup d'étudiants connaissent et apprécient. D'ailleurs, n'écrit-il pas en rimes ? N'est-ce pas comme un certain... Baudelaire ? Bien que le lien entre les deux poètes soit ténu, il est assez pertinent pour être exploité en classe.

CONCLUSION

La poésie, que ce soit au secondaire, au collégial ou même au primaire, est le lieu d'une ouverture au langage et au plaisir des mots. Je conçois d'emblée qu'il soit possible de ne pas s'y intéresser, mais affirmer que toute la poésie contemporaine est hermétique relève purement du mythe. Certains auteurs actuels sont d'une grande limpidité et nous offrent une expérience passionnante du langage, que les étudiants peuvent amplement apprécier dans ce qu'ils sont et ce qu'ils connaissent. C'est Gilles Marcotte, dans *Le lecteur de poèmes*, qui dit d'ailleurs de la poésie de Robert Melançon qu'elle est « obstinément claire, facile à entendre⁵ », et pour cause : écoutons-le parler de l'écriture :

*J'ai édifié un monument aussi fragile que l'herbe,
Aussi instable que le jour, aussi fuyant que l'air,
Mobile comme la pluie qu'on voit dans les rues⁶.*

Le poète m'invite ici à revisiter la cathédrale des mots : il m'ouvre la porte à une nouvelle aventure, celle où l'acte d'écrire et de lire épouse les formes du réel, là où le langage invite l'être à s'émerveiller du monde. Il me semble que là se situe le plaisir de la lecture et de l'apprentissage, en somme, de toute littérature. □

* Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Mailhot et Nepveu, *La poésie québécoise. Des origines à nos jours*, nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, Typo (anthologie), 2007, p. 10-11.
- 2 Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard (Folio / essais), 2003 [1955], p. 265.
- 3 Christian Vandendorpe, « Comprendre et interpréter », dans *La lecture et l'écriture. Enseignement et apprentissage*, Montréal, Éditions Logiques, 1991, p. 161.
- 4 Jacques Brault, *Chemin faisant*, Montréal, Boréal (coll. « Papiers collés »), 1994, p. 126.
- 5 Gilles Marcotte, *Le lecteur de poèmes*, Montréal, Boréal (coll. « Papiers collés »), 2000, p. 167.
- 6 Robert Melançon, *Le paradis des apparences*, dans Laurent Mailhot et Pierre Nepveu [dir.], *op. cit.*, p. 540.